

# **Wechselwirkung et sortie de conflit:**

## **Approche comparée de la notion d'interaction chez Clausewitz et Simmel**

*Par Olivier Zajec*

*Ces gens de guerre étaient superbes dans la plaine  
Ils marchaient de leur pas antique et souverain  
Leurs boucliers portaient des méduses d'airain  
Et l'on voyait sur eux Gorgone et tous ses masques*

HUGO, *La Légende des siècles*, XXI, 12,  
« Après les Fourches caudines », v. 26-29.

L'œuvre du sociologue allemand Georg Simmel (1858-1918) partage avec celle du stratège prussien Carl von Clausewitz (1780-1831) la notion cardinale de *Wechselwirkung* (terme généralement traduit par “interaction” ou “action réciproque”).<sup>1</sup> Dans son ouvrage le plus célèbre, *Vom Kriege (De la Guerre)*,<sup>2</sup> Clausewitz estime que la guerre “est toujours la collision de deux forces vives” (VK, I, 1, §4) et qu'à ce titre, elle se trouve gouvernée par un ensemble d'actions réciproques<sup>3</sup> qui, mêlées au phénomène de “friction”,<sup>4</sup> l'assimilent à un duel essentiellement mouvant, dont la non-linéarité intrinsèque échappe à toute mise en équation. Pour Simmel, la “sociation” constitutive des formes sociales (*Vergesellschaftung*) doit être vue comme un bouillonnement dynamique permanent, où l'action réciproque modèle les relations humaines : “Il y a société, écrit-il, au sens large du mot, partout où il y a action réciproque des individus”.<sup>5</sup>

Le même terme – *Wechselwirkung* – est ainsi employé par les deux théoriciens pour exprimer une intuition fondamentale de leurs cadres de pensée respectifs : l'interaction. Ce concept, chez l'un comme chez l'autre, renvoie en particulier aux racines, au déroulement et au sens des conflits (qui sont au centre de la pensée clausewitzienne, et qui constituent l'une des dimensions structurantes de la pensée simmelienne). À partir d'une approche

---

<sup>1</sup> Ce texte a été relu par un certain nombre de collègues, que je remercie ici de leurs suggestions et de leurs critiques. Parmi eux, Bruno Colson, Benoît Durieux, Jean-Vincent Holeindre, Jean-Paul Joubert, Thomas Lindemann, Martin Motte, et Christian Papilloud.

<sup>2</sup> Toutes les citations extraites du Livre I de *Vom Kriege* le sont à partir de la récente édition révisée en français : Carl von Clausewitz, *De la Guerre*, Livre I, trad. Jean-Baptiste Neuens, présentation de Benoît Chantre, Paris, Flammarion, 2014. Les citations des autres livres de *Vom Kriege* se réfèrent à la traduction de Denise Naville. Paris, Éditions de Minuit, 1955.

<sup>3</sup> *De la Guerre*, Livre I, *op.cit.*, chap.1, §3, 4 et 5.

<sup>4</sup> *Ibid.*, chap.7.

<sup>5</sup> Georg Simmel, *Über soziale Differenzierung*, Berlin, Duncker & Humblot, 1890. Pour une présentation extrêmement claire de la construction progressive du concept de *Wechselwirkung* chez Simmel, nous renvoyons à la préface que donne Lilyane Deroche-Gurcel à la première traduction française complète de *Soziologie*, le maître-livre de Simmel paru en 1908. Voir Georg Simmel, *Sociologie, études sur les formes de la socialisation*, trad. S. Muller et L. Deroche-Gurcel, préface et notes de Lilyane Deroche-Gurcel, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2013 [1999], p.14 *sqq.*

comparée des potentialités heuristiques que recèle la *Wechselwirkung* chez Clausewitz et Simmel, cet article a pour objectif de montrer que le croisement entre l'acception du stratège et celle du sociologue peut apporter un nouvel éclairage sur la nature transactionnelle des échanges politiques permettant à des belligérants de sortir de leur opposition frontale. Bien que l'interprétation vaille également dans le cadre de relations sociales conflictuelles internes aux États, on se limitera ici à sa transposition au champ des affrontements armés qui ponctuent les relations des acteurs de l'arène internationale.

Après un retour sur la place qu'occupe l'interaction chez l'un et l'autre de ces deux théoriciens, leurs catégories analytiques respectives seront croisées dans le cadre d'un développement sur la nature de la Guerre. On appliquera pour finir les résultats intermédiaires tirés de cette approche comparée à la question de la sortie de conflit en relations internationales.

### **Implications de la notion d'interaction dans l'œuvre stratégique de Carl von Clausewitz**

Dans ce que Bernard Boëne considère comme “*l'un des articles les plus éclairants jamais écrits sur Clausewitz*”,<sup>6</sup> Alan D. Beyerchen postule que la spécificité première de *Vom Kriege* (VK) est “*l'intuition que chaque guerre est essentiellement un phénomène non linéaire, dont la conduite change d'une manière qui ne peut être prévue analytiquement*”.<sup>7</sup> À partir de ce constat de non-linéarité, Clausewitz déduit une approche de la guerre que l'on pourrait qualifier de tragique<sup>8</sup> ou de réaliste. Ce “réalisme” clausewitzien ne se rapporte pas seulement au fait que l'auteur de *Vom Kriege* reconnaît dans la guerre la cristallisation violente de rapports de force et d'intérêts politiques ; il caractérise surtout sa volonté d'appliquer au phénomène guerrier une théorie de la complexité, justifiée par la nature d'hypostase politique que revêt selon lui ce phénomène social total.<sup>9</sup> Dans son esprit, la théorie doit renoncer à donner des lois à la guerre, et se contenter de modélisations. Le projet clausewitzien présente donc une relative rupture avec la tradition dominante héritée des études de stratégie du XVIII<sup>e</sup> siècle, période durant laquelle l'*Aufklärung* préside à l'amorce d'une “*dissociation entre l'art stratégique et la science stratégique*”.<sup>10</sup> Se voulant science et non plus – ou plus seulement – art ou *praxis*, la stratégie des Lumières recherche avec conviction des lois objectives permettant d'enfermer la guerre dans une mathématique. L'œuvre d'Henry Lloyd se distingue dans cette approche

<sup>6</sup> Bernard Boëne, “Méthodes, concepts et théories dans le champ militaire”, *Res Militaris*, vol.3, n°2, Winter-Spring/ Hiver-Printemps 2013, p.5.

<sup>7</sup> Alan D. Beyerchen, “Clausewitz, Nonlinearity and the unpredictability of War”, *International Security*, vol.17, n°3, hiver 1992-1993, p.61.

<sup>8</sup> Richard Ned Lebow, *The Tragic Vision of Politics: Ethics, Interests and Orders*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003. Voir plus particulièrement le chapitre 5, entièrement consacré à Clausewitz.

<sup>9</sup> L'expression est de Marcel Mauss, et désigne un phénomène ayant des implications sur l'ensemble du fonctionnement de la société, définition qui convient particulièrement à la guerre selon l'acception clausewitzienne. Voir Marcel Mauss, “Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques”, *L'Année sociologique*, seconde série, 1923-1924, tome I.

<sup>10</sup> Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, 6<sup>e</sup> édition, Paris, Economica, 2008, p.212.

rationaliste, dont on retrouve également l'esprit dans les premiers écrits de Guibert.<sup>11</sup> C'est néanmoins un auteur prussien, Dietrich von Bülow, qui illustre peut-être le mieux cette approche également qualifiée de géométrique, avec la publication en 1799 de son *Geist des neuern Kriessystems* (L'esprit du nouveau système de guerre).<sup>12</sup>

À l'orée du XIX<sup>e</sup> siècle, Clausewitz s'élève contre cette tendance à la géométrisation : l'un de ses premiers écrits sera significativement une réfutation violente de l'ouvrage de Bülow.<sup>13</sup> À ce dernier qui souhaite "éclairer" la conduite des opérations, Clausewitz réplique en comparant la guerre à "une mer non explorée pleine d'écueils, que la pensée du général peut deviner, mais que sa vue n'a jamais constatés, et parmi lesquels il navigue au milieu de ténèbres épaisses" (VK, I, 7). Dans les pas d'un autre pourfendeur prussien du rationalisme stratégique, Georg Heinrich von Berenhorst, l'auteur de *Vom Kriege* pense donc que le stratège "ne saura jamais tout. Comme dans un éclair, certains aspects de la guerre lui apparaîtront, pour s'estomper aussitôt ; elle ne se livrera jamais entièrement, demeurant un 'absolu masqué'".<sup>14</sup> Pour quelles raisons la pensée extrêmement analytique de Clausewitz a-t-elle laissé autant de place à la dimension d'imprévisibilité du phénomène guerrier ? Sur ce point, les explications ont été nombreuses, la marque du Romantisme sur l'auteur étant l'une des hypothèses les plus fécondes,<sup>15</sup> l'autre consistant à mettre en valeur l'influence de Kant. En tout état de cause, l'intégralité de *Vom Kriege* mêle bien deux éléments : d'une part une *logique* apparente de la guerre, qui mènerait aux extrêmes, et d'autre part une "cinétique correctrice", celle de l'engagement lui-même, qui brouillerait et freinerait cette logique. Le stratégiste pose ainsi que la guerre "n'est rien d'autre qu'un duel à une plus vaste échelle [...] un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à exécuter notre volonté" (VK, I, 1, §2). Mais parce que ce duel ("Zweikampf") ne sera jamais "le travail d'une force active contre une masse inerte" (VK, I, 1, §4), il s'ensuit qu'il procède d'une "interaction" ou "action réciproque" (*Wechselwirkung*), qui malgré sa violence en fait un schéma *dialectique*. Le livre I de *Vom Kriege* distingue trois actions réciproques : la première amène les belligérants à s'imposer mutuellement leur loi ; la deuxième me fait craindre d'être terrassé tant que je n'ai pas terrassé l'adversaire ; la dernière mène à proportionner l'effort guerrier à la résistance de l'adversaire.<sup>16</sup> Combinées, ces trois *Wechselwirkungen* devraient en théorie conduire aux extrêmes, mais elles sont en réalité, selon Clausewitz, "limitées par les contrepois qui leur sont inhérents" (VK, I, 1, §4).

<sup>11</sup> Pour Guibert, voir Ethel Groffier, *Le Stratège des Lumières : Le comte de Guibert (1743-1790)*, Paris, Honoré Champion, 2005. Sur Lloyd, voir Patrick J. Henry Speelman, *Lloyd and the Military Enlightenment of Eighteenth-Century Europe*, Westport, Greenwood Press, 2002.

<sup>12</sup> Adam Heinrich Dietrich von Bülow, *Geist des neuern Kriegssystems hergeleitet aus dem Grundsatz einer Basis des Operationen auch für Laien in der Kriegskunst fasslich vorgetragen von einem ehemalige Preussischen Offizier*, Hamburg, Benjamin Gottlob Hofman, 1799.

<sup>13</sup> Ce qui ne l'empêche pas d'emprunter beaucoup plus qu'il ne le dit à cet auteur, dont Jean-Jacques Langendorf a montré la profonde originalité. Voir J.-J. Langendorf, *La pensée militaire prussienne. Études de Frédéric le Grand à Schlieffen*, chap. VI, Paris, Economica, 2013, p.119 sqq.

<sup>14</sup> Langendorf, *op.cit.*, p.119.

<sup>15</sup> C'est l'interprétation proposée par Hew Strachan dans son *Clausewitz's On War: A Biography*, New York, Atlantic Monthly Press, 2007. Sur l'analyse "romantique", voir également William Bentley, "Clausewitz et De la Guerre", *Revue militaire canadienne*, vol.9, n°2, pp.116-117.

<sup>16</sup> On revient plus loin sur la nature, ou plutôt le statut, de ces trois faces de l'interaction clausewitzienne.

On tend le plus souvent à considérer que ces contreponds résultent du concept clausewitzien de *friction* (VK, I, 7). Celui-ci explique en grande partie la dimension aléatoire du phénomène guerrier, en cela, écrit Clausewitz, qu'il "*distingue la guerre réelle de celle qui est en projet sur le papier*".<sup>17</sup> Deux acceptions de la friction sont repérables dans *De la Guerre*. Au sens étroit, il s'agit de la discorde ou des divergences qui peuvent exister à l'intérieur d'un même camp donné. Au sens large, c'est, précise-t-il, "*ce qui rend difficile tout ce qui est facile*".<sup>18</sup> Ainsi, sur le papier, les ordres de bataille de deux protagonistes (budget militaire, armements majeurs, bases de déploiement, nombre d'alliés) semblent dessiner un rapport de force objectif ; mais lorsque ces mêmes protagonistes, mettant en œuvre leurs stratégies respectives, usent librement des facteurs à leur disposition dans leur dialectique conflictuelle, leur rapport de force initial se trouve automatiquement distordu par "*les dangers inhérents à la guerre, et les efforts physiques qu'elle exige*",<sup>19</sup> frottements permanents que vont chercher à corriger les stratégies de l'un et de l'autre. Au final, la combinatoire instable et chaotique dégagée chez Clausewitz par les rapports de l'action réciproque et de la friction affecte lourdement la prédictibilité des événements, quel que soit le potentiel matériel des forces adverses entrées en collision.

### Réévaluer les rapports entre interaction et friction chez Clausewitz

La place de l'incertitude chez Clausewitz, dont on vient brièvement de rappeler les principaux fondements, est un des axes les plus féconds des travaux contemporains de réinterprétation de sa pensée.<sup>20</sup> Entre autres commentateurs, Barry Watts a tenté d'établir des ponts entre le "concept unifié de friction généralisée" clausewitzien et les évolutions actuelles des outils militaires modernes.<sup>21</sup> Watts s'intéresse, comme il le précise lui-même, à une "*quantification des différences frictionnelles entre opposants*".<sup>22</sup> L'objet premier de sa réflexion est bien la recherche d'une *éclaircie* possible dans le brouillard de la guerre : c'est donc, fondamentalement, et de manière très américaine, une problématique technique.<sup>23</sup> Watts observe que la technologie la plus moderne – il prend l'exemple de la première guerre du Golfe –, si elle lubrifie temporairement la friction générale, ne peut "*ni éliminer, ni réduire substantiellement sa magnitude potentielle*".<sup>24</sup> En fin de compte, s'appuyant sur des travaux mettant en évidence la non-monotonie dans les modèles mathématiques du

<sup>17</sup> *De la Guerre*, trad. J.-B. Neuens, p.112.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p.115.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p.113.

<sup>20</sup> Benoît Durieux, *Clausewitz en France. Deux siècles de réflexion sur la guerre, 1807-2007*, Paris, Economica, chap.XVII, "Repenser l'incertitude de la guerre", 2008, pp.731-752.

<sup>21</sup> Barry D. Watts, *Clausewitzian Friction and Future War*, édition révisée, McNair Paper 68, Institute for National Strategic Studies, National Defense University, Washington, DC, 2004. Dans cette analyse, Watts rend avec raison à Scharnhorst toute la part qui lui revient dans la généalogie du concept de friction.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>23</sup> Pour une présentation très complète et didactique des applications du principe de non-linéarité dans toute l'étendue du champ social, voir Richard H. Ems, *It's a Non-Linear World*, New York, Springer Science and Business Media, 2010.

<sup>24</sup> Watts, *Clausewitzian Friction and Future War*, *op.cit.*, p.76.

combat,<sup>25</sup> il souligne la prescience intuitive de l'anti-déterminisme de Clausewitz, et conclut à sa supériorité sur le déterminisme de Laplace :

Les limitations humaines, les incertitudes informationnelles et la non-linéarité ne sont pas des difficultés irritantes qu'une meilleure technologie ou une meilleure ingénierie peuvent éliminer, mais les caractéristiques structurelles d'une interaction violente entre des entités politiques poursuivant des objectifs incommensurables, que nous appelons la guerre.<sup>26</sup>

Watts donne donc son assentiment au jugement de Richard Simpkin, pour qui la friction est "*la plus importante des contributions de Clausewitz à la pensée militaire*".<sup>27</sup>

Cette analyse de Watts, et la formule de Simpkin, assez représentatives de la *neo-clausewitzology* américaine,<sup>28</sup> posent néanmoins problème, au sens où le concept d'interaction ne semble assumer qu'une place secondaire dans le raisonnement. D'une certaine façon, la *Wechselwirkung* n'est considérée qu'en tant que cadre générateur de la friction. En étudiant en priorité cette friction pour la réduire – ou juger si cette réduction est possible, ce qui est le propos de Watts –, ce type de commentaire de Clausewitz se concentre finalement sur le fameux "brouillard", et sur les difficultés qu'il induit pour les processus décisionnels. Ce qui est traité, c'est bien la *conséquence* la plus visible du *Zweikampf* ; et même si les intuitions non-linéaires de Clausewitz se voient reconnues, la focale se place sur la *conduite* de la guerre (l'actualisation du duel), et non sur la guerre elle-même (le duel-en-soi).<sup>29</sup> Or, parce qu'elle établit un pont entre les "frottements" dans la guerre et l'intelligence de la guerre, c'est l'interaction (*Wechselwirkung*), et non la friction (*Friktion*), qui "tient" causalement le système clausewitzien dans son ensemble. Le "*but immédiat*"<sup>30</sup> dans le combat est de terrasser l'adversaire ; mais l'objectif médiat est de faire plier sa volonté et de conduire à la paix. De ce point de vue, c'est la *Wechselwirkung*, en tant qu'elle renvoie à la nature *sociale* de la Guerre, qui donne tout son prix à la pensée clausewitzienne, et qui la rend indispensable, au-delà même du champ disciplinaire stratégique, à une compréhension plus réaliste des rapports conflictuels entre acteurs des relations internationales.

Le jugement qui précède appelle une justification, et c'est en ce sens que s'impose la nécessité d'un recours au sociologue Georg Simmel. Dans une remarque très juste,

---

<sup>25</sup> James A. Dewar, James J. Gillogly & Mario L. Juncosa, "Non-Monotonicity, Chaos, and Combat Models", Santa Monica, Rand Corporation, R-3995-RC, 1991.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p.78.

<sup>27</sup> Richard Simpkin, *Race to the Swift: Thoughts on Twenty-First Century Warfare*, London, Brassey's Defence Publishers, 1985, p.106. Cité in Barry Watts, *Clausewitzian Friction and Future War*, *op.cit.*, p.83.

<sup>28</sup> Cf. Stephen L. Cimbala, *Clausewitz and Chaos: Friction in War and Military Policy*, Westport, Greenwood Publishing Group, 2001 ; Colin M. Fleming, *Clausewitz's Timeless Trinity: A Framework For Modern War*, Farnham, Ashgate Publishing, Ltd., 2014.

<sup>29</sup> C'est le cas de beaucoup d'autres études de la "friction" clausewitzienne, particulièrement aux États-Unis dans les années 1990-2000. Par exemple : Linda Beckerman, "The Nonlinear Dynamics of War", Science Applications International Corp., 1999. L'ouvrage plus récent de Colin Fleming (2014 : voir note précédente) met en lien la trinité clausewitzienne et les guerres d'ex-Yougoslavie.

<sup>30</sup> *De la Guerre*, trad. J.-B. Neuens, p.10.

Emmanuel Terray a noté que “Clausewitz, à son corps défendant [...] a sans doute posé les fondations d’une première théorie des sciences sociales, qui prendra ensuite son essor avec les travaux de Comte, de Dilthey, de Weber et de Durkheim”.<sup>31</sup> Dans cette liste, Georg Simmel, contemporain de Weber, Dilthey et Durkheim, n’est pas évoqué. Il ne l’est d’ailleurs que très rarement en comparaison avec Clausewitz, y compris dans les analyses portant explicitement sur les liens entre la pensée clausewitzienne et la sociologie de la guerre.<sup>32</sup> Les travaux du polémologue français Julien Freund représentent en la matière l’exception la plus notable.<sup>33</sup> On retrouve aussi un rapprochement Simmel-Clausewitz dans des articles de théorie économique s’intéressant aux processus de négociation,<sup>34</sup> mais de manière incidente, tandis que pour certains anthropologues de la violence, Simmel et Clausewitz doivent être opposés.<sup>35</sup> Il nous semble au contraire important de repartir du constat que le concept de *Wechselwirkung*, si important chez Clausewitz, assume également une position centrale dans la théorie interactionnelle de Simmel, dont l’une des originalités les plus notoires est de considérer le conflit comme une forme de socialisation/ sociation. Sur ces bases, le croisement de ces deux modèles de pensée, qui puisent par ailleurs aux mêmes sources kantienne,<sup>36</sup> produit un éclairage théorique extrêmement stimulant. Pour saisir le sens réel des aperçus de Clausewitz quant à l’interaction conflictuelle, et en appliquer la grille de lecture au déroulement des conflits dans les relations internationales, il semble donc fructueux d’opérer un détour préalable par Simmel, qui pourrait bien être, pour reprendre une expression de Roxborough (lequel ne cite pourtant pas l’auteur

<sup>31</sup> Emmanuel Terray, *Clausewitz*, Paris, Fayard, 1999, p.156. Cité dans Benoît Durieux, *Clausewitz en France, op. cit.*, p.746.

<sup>32</sup> Ian Roxborough, “Clausewitz and the Sociology of War”, *The British Journal of Sociology*, vol.45, n°4, décembre 1994, pp.619-636.

<sup>33</sup> Voir Julien Freund, *Sociologie du conflit*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983 ; du même auteur, *L’Essence du politique*, Paris, Dalloz, 2003 [1965]. Lorsqu’un travail de recherche récent aborde ensemble Clausewitz et Simmel, Freund est généralement le pont conceptuel : par ex., Jean-Baptiste Pitiot, *Guerre et polémologie dans la pensée de Julien Freund*, Master recherche de Sécurité Défense, Université Paris-II Panthéon Assas, 2012. Également : Panagiotis Christias, “La relation de tiers dans les rapports des conflits armés : Clausewitz, Simmel, Freund, Kondylis”, dans Gil Delannoï, Pascal Hintermeyer, Philippe Raynaud, Pierre-André Taguieff (ss.dir.), *Julien Freund. La dynamique des conflits*, Paris, Éditions Berg International, 2010, pp.65-70. Sur la pensée de Freund, voir Pierre-André Taguieff, *Julien Freund : au cœur du politique*, Paris, La Table Ronde, 2008. Un récent article de Daniel Steinmetz-Jenkins (“Between Two Rights: Julien Freund and the Origins of Political Realism in France”, *Patterns of Prejudice*, vol.48, n°3, mai 2014, pp.248-264) présente une vision très critique de cet auteur.

<sup>34</sup> Santiago Sanchez-Pagés, “Conflict as Part of the Bargaining Process”, *The Economic Journal*, 119, juillet 2009, p.1191.

<sup>35</sup> Bettina Schmidt & Ingo Schroeder (eds.), *Anthropology of Violence and Conflict*, London, Routledge, 2001, p.1.

<sup>36</sup> Nous n’avons malheureusement pas la place de développer ce point ici, malgré son extrême intérêt. Sur le lien entre la *Wechselwirkung* clausewitzienne et l’*Erkenntnistheorie* philosophique de Kant (et de Hegel), via les travaux de Berenhorst et Scharnhorst, voir l’article brillant d’Arthur Kuhle, “Der Gedanke der Wechselwirkung in der preußischen Kriegstheorie – von Berenhorst über Scharnhorsts Kritik an Hegel zu Clausewitz”, *Forschungen zur Brandenburgischen und Preußischen Geschichte*, vol.22, n°2, 2012, pp.149-193. Kuhle voit dans les travaux de Clausewitz sur la philosophie de l’art le chaînon manquant révélateur du caractère avant tout épistémologique de *Vom Kriege*. On se contentera de noter ici que l’œuvre de Georg Simmel comporte le même aller-retour entre sociologie de l’Art, théorie de la connaissance et interactions conflictuelles.

de *Soziologie*) l'une des plus centrales "pierres de touche pour une approche néo-clausewitzienne de la sociologie de la guerre".<sup>37</sup>

## L'interaction dans la sociologie du conflit chez Georg Simmel

L'une des caractéristiques essentielles de l'œuvre de Simmel est sa sociologie formelle : il s'intéresse "aux formes des associations humaines en tant qu'elles sont la matière du processus social".<sup>38</sup> Pour Raymond Boudon, cette conception est d'origine néo-kantienne :

De même que la connaissance des phénomènes naturels n'est possible, selon Kant, que parce que l'esprit y projette des formes (par exemple l'espace et le temps), de même la connaissance des phénomènes sociaux n'est possible, selon Simmel, qu'à partir du moment où le sociologue organise le réel à l'aide de systèmes de catégories ou de modèles.<sup>39</sup>

Ce qui conditionne ces formes, et se trouve en retour conditionné par elles, correspond au contenu social.<sup>40</sup> La nature de ce contenu tient à l'interaction permanente entre individus ou groupes d'individus, et révèle une notion centrale de la sociologie de Simmel, celle, précisément, de *Wechselwirkung* : "Simmel n'a pas écrit sur la *Wechselwirkung*. Toutefois, il écrit chaque texte à l'aide de la *Wechselwirkung*, si bien qu'on peut la considérer comme le principe organisateur de sa pensée et de son œuvre".<sup>41</sup> La sociologie simmélienne est donc "l'étude des actions réciproques et de leurs incarnations dans des entités qui se situent et se développent au-delà de l'individu, entités que Simmel appelle [...] des formes sociales".<sup>42</sup>

Les commentaires des fondements philosophiques et sociologiques de la pensée simmélienne se sont modifiés au gré des périodes de réception de son œuvre. On ne lit plus Simmel comme on le lisait dans les années 1970. Cependant, comme l'a récemment montré Christian Papilloud, certaines pierres d'angle sont restées stables tout au long de la carrière du sociologue. Celle de *Wechselwirkung* en fait évidemment partie ; mais il faut, pour saisir cette dernière, lui accoler celles de *Vergesellschaftung* et de *Tausch*.<sup>43</sup> Selon Papilloud, la *Wechselwirkung* simmélienne correspond à un mouvement d'attraction-

<sup>37</sup> Ian Roxborough, 1994, *op.cit.*, p.633.

<sup>38</sup> Philippe Boudes, "Simmel et l'approche sociologique de l'environnement", *Émulations*, 2008.

<sup>39</sup> Raymond Boudon, "Georg Simmel", *Encyclopedia Universalis*, corpus 21, 1995, p.27. À l'instar de Clausewitz avec *De la Guerre*, Simmel ne propose donc pas de "lois" du comportement social dans *Soziologie*, mais un modèle de compréhension, ainsi que le précise encore Boudon : "Un modèle, c'est une représentation idéalisée dont on présume qu'elle peut permettre de mieux comprendre certaines situations réelles, à condition de prendre conscience des simplifications que le modèle introduit. Un modèle a la double propriété d'être général – dans la mesure où il peut s'appliquer à des contextes spatio-temporels divers – et idéal dans la mesure où il ne s'applique textuellement à aucune réalité concrète".

<sup>40</sup> Patrick Watier, "G. Simmel", in R. Stones (ed.), *Key Sociological Thinkers*, second edition, New York/London, Palgrave Macmillan, 2008, chap.4, pp.90-106.

<sup>41</sup> Christian Papilloud, *La réciprocité : Diagnostic et destins d'un possible dans l'œuvre de Georg Simmel*, Paris, L'Harmattan, 2003.

<sup>42</sup> Jean-Pierre Delas & Bruno Milly, *Histoire des pensées sociologiques*, Paris, Armand Colin, 2009. p.87.

<sup>43</sup> Christian Papilloud, "Georg Simmel, la dimension sociologique de la *Wechselwirkung*", *Revue européenne des sciences sociales*, vol.XXXVIII, n°119, 2000, p.103-129.

répulsion dans le monde humain, un processus qui “ferait société”, mais qui ne se confondrait pas totalement avec le concept d’“action réciproque” que certains traducteurs et commentateurs de Simmel ont mis en avant. Il propose donc plutôt de rendre *Wechselwirkung* en français par “effets de changement”, un vocable plus fidèle à l’étymologie germanique de ce mot difficilement traduisible. Ces “effets”, dont Simmel approfondit l’analyse dans *Einleitung in die Moralwissenschaften* (1892-1893),<sup>44</sup> sont indécidables, de fréquence variable et ouvrent sur une “perpétuité de la dynamique de balancement”.<sup>45</sup> Cette dynamique concerne autant la *Wechselwirkung*, en tant qu’ensemble des interactions du contenu social, que la *Vergesellschaftung*, qui correspond quant à elle à la *mise en forme* de cet ensemble d’interactions. Cette *Vergesellschaftung*, peut-être le plus connu des concepts simmeliens, est traduit par “socialisation” ou “sociation”, selon les auteurs. Un passage de Simmel permet de bien comprendre l’indécidabilité de la *Wechselwirkung* – en tant qu’action réciproque ou effet de changement fluidifiant le contenu des formes sociales. Il est extrait de “*Das problem der Soziologie*”, en 1894 :

La socialisation se fait et se défait constamment, et elle se refait à nouveau parmi les hommes dans un éternel flux et bouillonnement qui lie les individus, même là où elle n’aboutit pas à des formes d’organisation caractéristiques. [...] ces milliers de relations de personne à personne, momentanées ou durables, conscientes ou inconscientes, superficielles ou riches en conséquences [...] nous lient constamment les uns aux autres. C’est en cela que consistent les actions réciproques entre les éléments qui soutiennent toute la fermeté et l’élasticité, toute la multiplicité et toute l’unité de la vie en société.<sup>46</sup>

Quant au concept de *Tausch* (“échange”), troisième élément distingué par Papilloud, il pourrait correspondre à l’“état fréquentiel maximum”<sup>47</sup> de la *Wechselwirkung*. Cet échange naît d’une action réciproque spécifique, lorsqu’elle est particulièrement profonde. Le *Tausch*, notion qualitative, complète bien les termes de *Wechselwirkung* et de *Vergesellschaftung*, sans les remplacer ni se confondre avec ces derniers. Chez Simmel, le “faire société” se concrétiserait donc en trois temps. Le stade le plus abstrait et le plus général serait la *Wechselwirkung*, en tant que “mouvement” de fermentation du contenu social ; le stade le plus concret et le plus “incarné” serait le *Tausch* (échange), en tant que phénomène de mise en relation “intense” des groupes humains ; le moyen terme de ce changement de degré (et non de nature) entre *Wechselwirkung* et *Tausch* serait la *Vergesellschaftung*, la sociation formelle au sens propre, agissant comme révélateur macroscopique des *Wechselwirkungen* particulières.

Pour comprendre tout ce qu’implique cette centralité dynamique des interactions et des relations chez Simmel, et pouvoir le comparer dans un second temps à la *Wechselwirkung* de Clausewitz, il faut ajouter un mot sur la notion simmelienne de conflit. À l’origine,

<sup>44</sup> Georg Simmel, *Einleitung in die Moralwissenschaften, Eine Kritik der ethischen Grundbegriffe*, Stuttgart/Berlin, Cotta’s Nachfolger, 1892-1893.

<sup>45</sup> Christian Papilloud, *art.cit.*, p.117.

<sup>46</sup> Georg Simmel, “Le problème de la sociologie”, dans *Sociologie et épistémologie*, *op.cit.*, p.90.

<sup>47</sup> Christian Papilloud, *art.cit.*, p.120.



Simmel avait exclu la guerre de la sociation<sup>48</sup> (considérant, selon le sens commun, qu'elles sont la négation l'une de l'autre). Mais il la réintègre ensuite, jusqu'à lui consacrer en 1908 l'intégralité du quatrième chapitre de *Soziologie*, son maître-ouvrage.<sup>49</sup> Simmel observe pour commencer que l'état de guerre et l'état de paix sont en permanence entremêlés :

Dans les faits successifs ou simultanés de la vie sociale, [la guerre et la paix] sont tellement imbriquées que les conditions du combat à venir se constituent au sein de tout état de paix, et celles de la paix future au sein de tout combat ; si l'on retrace en sens inverse l'évolution des séries sociales sous cette catégorie, on ne peut s'arrêter nulle part : dans la réalité historique, ces deux états renvoient sans cesse l'un à l'autre.<sup>50</sup>

Selon lui, guerre et paix ne sont donc “*qu'un seul niveau*”, même si nous faisons intuitivement – et arbitrairement – du combat l’“*élément provisoire*” de leur éternelle succession. La manière dont s'effectuent et se décident les modulations entre les deux états retient particulièrement l'attention de Simmel, qui pose que “*le passage de la guerre à la paix présentera un problème plus grave que l'inverse*”.<sup>51</sup> Ainsi, les situations de tension ou de crise dans la paix sont déjà de la guerre “*sous une forme diffuse, discrète ou latente*”<sup>52</sup> : le passage de l'une à l'autre, par paliers, est donc plus aisé à concevoir. En revanche, le conflit, parce qu'il témoigne d'une *Wechselwirkung* d'une intensité hostile maximale, n'accouchera pas d'un état de paix de manière aussi directe, même s'il y est destiné quoi qu'il arrive. Aussi l'engendrement de la paix *via* la guerre (la sortie de conflit), complexe à appréhender, mérite-t-il d'être étudié : “*la sociologie du combat requiert, au moins comme un appendice, une analyse des formes dans lesquelles un combat se termine, et qui présentent quelques actions réciproques particulières, qu'aucune autre situation ne permet d'observer*”.<sup>53</sup> Dans *Soziologie*, trois de ces actions réciproques d'engendrement de la paix par la guerre sont spécifiquement scrutées (quoique incomplètement) : la victoire (“*façon la plus simple et la plus radicale de passer de la lutte à la paix*”<sup>54</sup>), le compromis (“*tout à fait à l'opposé de la victoire*”<sup>55</sup>) et la réconciliation (“*mode subjectif, qui contraste avec le caractère objectif que porte l'achèvement du combat par le compromis*”<sup>56</sup>). De 1890 à 1917, Simmel est donc passé de l'appréhension du conflit comme sociation aporétique, à une pensée qui le réintègre comme forme de sociation à part entière, pleinement sujette aux “effets de changement” de la *Wechselwirkung*. Le chapitre 4 de *Soziologie* aura une postérité importante chez les *conflict functionalists*, c'est-à-dire ceux, rappelle Bernard

<sup>48</sup> Georg Simmel, *Über Soziale Differenzierung*, op.cit., p.131. Voir le commentaire de Lilyane Deroche-Gurcel dans son introduction à Georg Simmel, *Sociologie : études sur les formes de la socialisation*, op.cit., 1999, p.20.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p.21.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p.336.

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> *Ibid.*, p.337.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p.339.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p.340.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p.342.

Boëne, “qui dans la lignée de Georg Simmel attribuent au conflit, sous certaines conditions, des effets potentiellement positifs, ou à tout le moins ne le traitent pas comme une aberration”.<sup>57</sup>

Clausewitz, Simmel, réunis par leur mise en abyme interactionnelle : il convient à présent d’examiner quels axes principaux de compréhension émergent de la confrontation entre les deux conceptions du phénomène guerrier que nous venons de résumer.

## Guerre réelle et guerre absolue: une approche socio-stratégique

Dans l’épistémologie des sciences sociales, Andrew Abbott propose de différencier la position relationnelle de la position mécaniste. L’action, du point de vue relationnel, n’a de sens que rapportée à un lieu et un temps donnés, tandis que le point de vue mécaniste soutient qu’une action porte son sens en elle-même.<sup>58</sup> Simmel campe sur une position clairement relationnelle quant à la notion de conflit<sup>59</sup> : pour lui, les phénomènes conflictuels ne portent pas en eux leur propre logique, ils ne font pas système, et on ne peut les reproduire suivant un protocole expérimental normé. La vision du général prussien, quant à elle, peut apparaître plus déterministe. Pour Clausewitz, la Guerre, en son essence mère de tous les conflits, possède une *nature* particulière, fondée sur les rapports entre guerre absolue et guerre réelle, ainsi que le précisent le livre I de *Vom Kriege*, mais aussi le chapitre 2 du livre VIII et la fameuse note de 1827.<sup>60</sup> Cette importance du concept de guerre absolue chez Clausewitz, si elle n’entraîne pas de conséquences particulières quant à la portée de la notion de *Friktion*, pèse en revanche sur le sens que nous allons choisir de donner à sa *Wechselwirkung*. Les trois actions réciproques du livre I, que nous avons déjà détaillées, sont en effet censées mener *automatiquement* aux extrêmes. Le fatalisme de ce processus, qui “porte son sens en lui-même”, ferait donc passer Clausewitz de la position relationnelle à la position mécaniste, pour reprendre la terminologie d’Abbott. Force est de constater de prime abord que Clausewitz et Simmel semblent se séparer sur l’essentiel, du moins en apparence. Qu’en est-il réellement ?

Raymond Aron, dans *Penser la Guerre, Clausewitz* (1976) a manifesté une gêne certaine quant aux rapports qui lient “guerre réelle” et “guerre absolue” dans le duel clausewitzien. La collision des volontés des duellistes est en effet totale ; leur empoignade, sauvage, haletante. Partant, la notion de politique, qu’estompent la poussière de la friction et les imprécations des gladiateurs, est difficile à discerner : le duel, forme primitive déraisonnable, laisse bien entrevoir la possibilité de la guerre absolue. Aron, qui a choisi

<sup>57</sup> Bernard Boëne, *Conditions d’émergence et de développement d’une sociologie spécialisée : le cas de la sociologie militaire aux États-Unis*, thèse d’État en Lettres et sciences humaines, sous la direction de Jacques Lautman, Université Paris V – René Descartes, 1995, p.248. Julien Freund est à classer dans cette catégorie. L’un des élèves les moins étudiés de Simmel de ce point de vue est le politiste américain Nicholas Spykman, qui appliquera les cadres d’analyse du sociologue allemand à une théorie sociale des Relations internationales d’inspiration réaliste. Voir Olivier Zajec, *Nicholas Spykman, l’invention de la géopolitique américaine. Un itinéraire intellectuel aux origines paradoxales de la théorie réaliste des relations internationales*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne (à paraître).

<sup>58</sup> Andrew Abbott, “Mechanisms and Relations”, *Sociologica*, vol.2, 2007, p.7.

<sup>59</sup> Georg Simmel, *Sociologie, études sur les formes de la socialisation*, op.cit., p.265 sqq.

<sup>60</sup> Carl von Clausewitz, *De la Guerre*, p.42.

d'insister sur le caractère *politique* de *Vom Kriege*, considère cette guerre absolue comme purement théorique, *irréelle*, et *in fine* inutile dans l'économie générale de la pensée du Prussien. Il lui préfère la définition de l'«étrange trinité» à l'aide de laquelle Clausewitz présente le phénomène guerrier comme une oscillation perpétuelle entre les aspirations et actions complémentaires du gouvernement, du peuple et de l'armée. Le philosophe français pose donc que «*la définition moniste de la guerre, la définition initiale du chapitre I, est la seule qui se dégage du concept pur du duel ou du choc des volontés hostiles ou violentes. La définition trinitaire implique la substitution des belligérants réels aux duellistes, donc la réalité historique*».<sup>61</sup> Chez Aron, le duel doit être dépassé afin que la guerre puisse devenir ce qu'elle est – ou censée être – chez Clausewitz : «*eine blosse Fortsetzung der Politik mit anderen Mitteln*» (rien d'autre que la continuation de la politique par d'autres moyens).<sup>62</sup> Pour l'auteur de *Penser la Guerre*, l'on doit considérer que «*Vom Kriege [...] tend à surmonter l'antinomie de l'universel et de l'historique*»,<sup>63</sup> c'est-à-dire le rapport entre les idées et la réalité concrète. D'où le jugement aronien final : «*Il n'y a pas de guerre absolue dans la réalité*».<sup>64</sup>

En séparant ainsi concept et réalité, Aron, malgré la distinction qu'il prend la peine d'établir entre idéal et type idéal,<sup>65</sup> n'insiste pas autant qu'il le pourrait sur la nature didactique du concept de guerre absolue. Or, en raison du rôle fonctionnel qu'elle assume chez Clausewitz, cette guerre absolue est sans doute moins la *négarion* du processus politique dominant la guerre réelle que sa *condition nécessaire*. Langendorf, en étudiant l'influence de Schleiermacher sur Clausewitz, a fait très justement remarquer que «*toute l'entreprise clausewitzienne est marquée par une dialectique de la convergence*». Ceci est à rapprocher du texte de Clausewitz lui-même, lorsqu'il écrit que la guerre absolue n'est pas «*une formule algébrique [mais plutôt] le point vers lequel convergent toutes les lignes*».<sup>66</sup> Mais quel est au juste le statut sinon la nature de ce «point» en forme de clé de voûte, vers lequel convergent les nervures de l'édifice conceptuel de *De la Guerre* ? Ici, l'allégorie mythologique peut nous offrir un détour explicatif.

On remarque en effet que, dans la statuaire classique, Athéna, déesse olympienne de la guerre réglée, arbore en permanence sur son égide le chef grimaçant de la gorgone Méduse, féroce divinité primordiale, vestige du règne déréglé des Titans.<sup>67</sup> Doit-on réduire ce *gorgonéion* à sa fonction apotropaïque traditionnelle,<sup>68</sup> ou bien révèle-t-il une réalité plus profonde ? Il n'est pas impossible qu'il faille le considérer comme un *avertissement*

<sup>61</sup> Raymond Aron, *Penser la Guerre, Clausewitz*, t. I, Paris, Gallimard, 1999 [1976], p.120.

<sup>62</sup> Michel Dobry, «Clausewitz et l'«entre-deux», ou de quelques difficultés d'une recherche de paternité légitime», *Revue française de sociologie*, vol.17, n°4, 1976, p.657.

<sup>63</sup> Raymond Aron, *Penser la Guerre, Clausewitz*, t. I, p.66.

<sup>64</sup> *Ibid.*, t. I, p.59.

<sup>65</sup> *Ibid.*, t. II, p.293. Dix ans après M. Dobry, l'ambivalence du commentaire aronien vis-à-vis de la guerre absolue chez Clausewitz sera de nouveau soulignée [Terray, 1999, p.78].

<sup>66</sup> *De la Guerre*, p.135.

<sup>67</sup> Selon Hésiode, les trois Gorgones (Sthéno, Euryale et Méduse) sont les filles des divinités marines primordiales Phorcys («le Monstrueux») et Céto.

<sup>68</sup> Apotropaïque : du grec *apotropein*, «détourner». Ce terme désigne ce qui peut conjurer le mauvais sort, et qui vise à dévier les influences maléfiques.

de la déesse ; sa fonction serait de rappeler la démesure barbare qui menace à tout instant les protagonistes qui oublieraient que la guerre est *dialectique*, et non pas seulement *choc* des volontés. De ce point de vue, l'exhibition terrifiante de la Méduse (anamnèse archaïque de la barbarie sans frein) aurait pour fonction d'inciter les belligérants à rechercher une victoire faite de gains relatifs, et non absolus. Pour que cette plaidoirie d'Athéna en faveur de la *mesure* soit prise au sérieux, c'est-à-dire *écoutée*, il faut nécessairement que la guerre absolue soit un repoussoir réel,<sup>69</sup> et non une simple abstraction.

C'est pourquoi le chef décollé de l'égide n'est pas un simple concept, mais *Méduse elle-même*. Cette "présence réelle", si l'on ose dire, a été rendue de façon saisissante dans un célèbre tableau exécuté par le Caravage en 1597<sup>70</sup> : saisie par le maître du clair-obscur, la tête tranchée conserve son pouvoir, les yeux du monstre roulent toujours dans leurs orbites, tandis que les serpents de sa chevelure continuent de s'agiter. Le concept de guerre absolue, considéré sous cet angle, serait le *gorgonéion* de *Vom Kriege*: point vers lequel convergeraient toutes les lignes – ou tous les regards ; il assumerait un rôle fonctionnel dans la pensée clausewitzienne, envisagée comme pédagogie.<sup>71</sup> Et ce serait la prise de conscience latente de la possibilité de cette guerre absolue, fût-ce sous la forme d'un cas-limite, qui engendrerait chez les duellistes le besoin de négocier.<sup>72</sup>

Détail d'une statue d'Athéna vêtue de l'égide, ornée du gorgonéion, I<sup>er</sup> - II<sup>e</sup> siècle. Poitiers, musée Sainte-Croix.



S'il n'y a donc pas chez Clausewitz une rupture obligatoire entre la rive de la guerre réelle et celle de la guerre absolue, quel est le pont qui les relie ? Dans *Vom Kriege* comme dans les *Manifestes de 1812*, moins lus,<sup>73</sup> apparaît le concept de "guerre réelle dans sa perfection absolue", né des réflexions clausewitziennes sur le lien entre Révolution française et ascension aux extrêmes. De par le composé de radicalité idéologique et de

<sup>69</sup> Si l'on cherche une comparaison de cas-limite dans un tout autre domaine, on pourra observer que l'Enfer reste une possibilité dans le dogme catholique, malgré la miséricorde infinie de Dieu.

<sup>70</sup> Cette peinture réaliste de la tête de Méduse est exécutée par Le Caravage en 1597-1598. L'artiste, commentant son œuvre, jugera que "Tout tableau est une tête de Méduse. On peut vaincre la terreur par l'image de la terreur. Tout peintre est Persée". Dans *Vom Kriege*, Clausewitz est également Persée, sous un certain aspect. Voir Éléonore Pardo, "Le regard médusé", *Recherches en psychanalyse*, n°9, 2010, pp.84-88.

<sup>71</sup> Jon Tetsuro Sumida, "The Relationship of History and Theory in *On War* : The Clausewitzian Ideal and Its Implications", *Journal of Military History*, vol.65, n°2, 2001.

<sup>72</sup> Clausewitz note (VK, I, 10) : "Dès qu'on ne craint ni ne recherche l'absolu du concept, on abandonne au jugement la fixation des limites des efforts, et cela ne peut avoir lieu que sur des données tirées de la réalité et suivant les lois de la probabilité". Comment interpréter ici le verbe "craindre" ? Nous proposons dans le présent article d'admettre que le concept de guerre absolue doit pouvoir être actualisé, même sous forme de cas-limite, et que la crainte même de cette possibilité (le *gorgonéion*) constitue un frein à l'ascension aux extrêmes. Ce passage de Clausewitz n'infirme pas, nous semble-t-il, cette interprétation. Il est ici question de la mécanique des trois actions réciproques idéelles censées mener aux extrêmes : ne pas les *craindre* (c'est à dire refuser de penser que l'ennemi se soumettra à leur déterminisme) et ne pas les *rechercher* (refuser soi-même de se soumettre à ce même déterminisme) permet de revenir à l'orbe interactionnel de la guerre réelle. Ce double refus des conséquences possibles du cas-limite n'implique pas la négation de ce même cas-limite. La guerre absolue, pour lointaine, obscure et voilée qu'elle soit, reste *réelle*, comme une divinité mauvaise dont les hommes refuseraient de fréquenter les temples, tout en continuant à croire à son existence.

<sup>73</sup> "Les Manifestes de 1812", dans Carl von Clausewitz, *De la Révolution à la restauration : écrits et lettres*, Paris, Éditions Marie-Louise Steinhauser, 1976.

jusqu'au-boutisme matériel qu'elle induit, cette guerre réelle "extrême" – qui s'apparente au concept de guerre totale, comme l'a bien mis en lumière Martin Motte<sup>74</sup> – peut être considérée comme le cordeau qui mène de l'allumeur de la guerre réelle au baril de poudre de la guerre absolue. Pour Clausewitz, qui fut témoin de la prodigieuse nouveauté des levées en masse révolutionnaires, et de leur transfiguration stratégique via la perfection napoléonienne, la guerre réelle a ainsi fugitivement dévoilé un pan de sa nature absolue. Ce phénomène, le Prussien l'a ressenti en tant qu'"erlebtes Gedankenexperiment",<sup>75</sup> c'est-à-dire, littéralement, comme une "expérience de pensée vécue" (c'est moi qui souligne), où l'absolu du concept a manifesté une part de sa réalité potentielle. De la guerre réelle à la guerre absolue *via* la guerre totale, il existe bien un *continuum* du potentiel de la guerre, et sur ce baromètre, seul le rapport entre demande politique et offre militaire<sup>76</sup> constitue à chaque époque la limite virtuelle : du sabre jusqu'à la guerre de masse au temps de Clausewitz ; et de nos jours, du lance-grenades individuel jusqu'à l'arme atomique. L'atome représente justement le point ultime où l'armement devient si terrifiant, ses effets si immédiats et si irréversibles, que la Gorgone, derrière lui, est désormais entièrement visible. Dès lors, en un ultime effort de pensée, le concept médiat qu'est la Dissuasion va permettre, tel le bouclier réfléchissant de Persée, d'éviter le regard de la Méduse nucléaire en la saisissant à travers un reflet protecteur : la "*vertu rationalisante de l'atome*"<sup>77</sup> qu'évoquera Lucien Poirier :

Paradoxalement, la violence paroxystique de la bombe trouvait, dans le maintien du statu quo entre puissances nucléaires, la seule fin politique à sa mesure : elle n'agissait plus que par ses virtualités, abandonnant le champ de la guerre aux autres formes, réduites, de la violence auxquelles elle imposait la loi de sa présence, en fond de décor.

Reste que cet effort conceptuel des théoriciens français de la dissuasion, aussi nécessaire et concluant soit-il, ne vaut pas abolition du cas-limite, lequel demeure effectivement, comme le dit Poirier, "en fond de décor",<sup>78</sup> obsédant et terrifiant. La guerre

<sup>74</sup> Martin Motte, "Clausewitz et la guerre totale", in Martin Motte & Laure Bardiès (ss.dir.), *De la Guerre ? Clausewitz et la pensée stratégique contemporaine*, Paris, Economica, 2008, p.175.

<sup>75</sup> Christoph Schwarz, "Politische Theorie des Krieges bei Carl von Clausewitz", Selected Term Paper n°1, Institut für Politische Wissenschaft, Aachen, décembre 2003.

<sup>76</sup> Motte, 2008, *op.cit.*, p.176.

<sup>77</sup> Cf. Lucien Poirier, *Des stratégies nucléaires*, Paris, Hachette, 1977, p.11 : "*Paradoxalement, la violence paroxystique de la bombe trouvait, dans le maintien du statu quo entre puissances nucléaires, la seule fin politique à sa mesure : elle n'agissait plus que par ses virtualités, abandonnant le champ de la guerre aux autres formes, réduites, de la violence auxquelles elle imposait la loi de sa présence, en fond de décor*".

<sup>78</sup> En ce sens, l'avènement de l'armement atomique n'a pas démodé Clausewitz. Il l'aura tout au contraire dramatiquement justifié (Cf. Julien Freund, "Guerre et politique de Karl von Clausewitz à Raymond Aron", *Revue française de sociologie*, vol.17, 1976, p.650.) On notera que la doctrine française de *non-emploi* est profondément clausewitzienne (la dialectique politique surdétermine la guerre), tandis que les spéculations américaines ou soviétiques sur l'emploi de l'arme nucléaire tactique renversent Clausewitz en s'inscrivant dans un schéma mécaniste d'ascension aux extrêmes assumé, au nom de la destruction de la volonté de l'adversaire (Cf. Herman Kahn, *On Thermonuclear War*, 1960). Il est vrai que la doctrine française a mis quelque temps à formuler (définitivement ?) son acte de foi envers la hausse maximale du seuil d'emploi de la bombe, et passer de la dissuasion à la Dissuasion à majuscule. Pour une réflexion sur les liens entre pensée clausewitzienne et escalade nucléaire, voir Stephen J. Cimbala, *Clausewitz and Escalation. Classical Perspectives on Nuclear Strategy*, New York, Frank Cass, 1991.

absolue ainsi réintégrée dans l'espace des possibles, l'opposition que semble souligner Raymond Aron entre d'une part la définition de la guerre du livre I ("*Der Krieg ist also ein Akt der Gewalt, um den Gegner zur Erfüllung unseres Willens zu zwingen*") et d'autre part la définition de la guerre qu'offre l'étrange trinité, est donc à relativiser. Faut-il, en tout état de cause, définir de façon étroite la guerre absolue en disant qu'elle "*ne peut que mener aux extrêmes*" ?<sup>79</sup> Sans doute non, au sens où cette clé de voûte conceptuelle est finalement moins un processus qu'un point d'arrivée. Ce qui "fait processus" dans l'ascension aux extrêmes, et qui ouvre sur le pire, c'est sans doute moins la guerre absolue en elle-même que les *Wechselwirkungen* "sans contrepoids".

### Les contrepoids à l'ascension aux extrêmes : redéfinition sociologique

Ces contrepoids, si fondamentaux dans le processus que nous venons de réinterpréter, et que Clausewitz qualifie d'"inhérents", quelle est au juste leur nature ? La *Friktion*, à elle seule, saurait-elle les résumer ? La synthèse des *Wechselwirkungen* clausewitzienne et simmelienne nous permet de comprendre que tel n'est pas le cas. Simmel, nous l'avons observé, considère l'opposition conflictuelle comme un processus de mise en relation intense, permettant un *Tausch* (échange) à la fois profond et mystérieux. Le sociologue berlinois ne s'oppose donc pas à Clausewitz, mais le complète en discernant que le conflit, phénomène socialisateur, est bâti sur le principe paradoxal que, d'un mal fonctionnel, va procéder un bien relationnel. En certains cas gravissimes, ce bien-là (c'est-à-dire le retour à un équilibre nouveau des intérêts au travers d'un recalage des perceptions mutuelles) ne peut *nécessairement* naître que du mal. Seul le conflit, par l'intensité du bouillonnement de sa *Wechselwirkung* propre, permet le rejeu réel de forces sociales fortement bloquées, via (comme le dit Simmel) la "*tendance élémentaire à la réconciliation [...] qui n'apparaît bien souvent qu'après qu'on se soit totalement livré au combat*".<sup>80</sup> Ainsi se dénouent certaines crises internationales. Les duellistes, au sens simmelien, sont bien les belligérants *réels* de Clausewitz, parce que leur collision, et la friction qu'elle produit, se placent sous l'égide d'une interaction "*mit anderen Mitteln*". Le duel est encore une théorie sociale : le choc, aussi sanglant soit-il, reste subordonné à l'"indécidabilité"<sup>81</sup> de la *Wechselwirkung*, et conserve la possibilité d'une dialectique. Pour cette raison, l'allégorie du *Zweikampf*, malgré les craintes d'Aron concernant le caractère sauvage de l'empoignade, semble bien transposable aux conflits entre des États poursuivant leurs intérêts politiques. Les États-duellistes rejoignent en effet l'orbe de la politique réelle, non pas en niant la possibilité de la guerre absolue, ni même l'hostilité qui les a précipités l'un contre l'autre, mais au contraire en "surmontant la Méduse", par autolimitation progressive du décalage de

<sup>79</sup> Laure Bardiès, "La guerre absolue : remarques sur un débat", in Bardiès & Motte, 2008, *op.cit.*, p.375.

<sup>80</sup> Georg Simmel, *Sociologie, études sur les formes de la socialisation*, *op.cit.*, p.342. Simmel précise sur ce point que la réconciliation "*est tout autre chose que la faiblesse ou la bienveillance, la morale sociale ou l'amour du prochain. Elle ne coïncide même pas avec l'esprit de paix. Car celui-ci cherchera à éviter le combat, ou s'il est imposé, il le mène en gardant constamment, comme un courant souterrain, le besoin de paix*". Clausewitz le rejoint dans l'esprit de ce jugement, lorsqu'il note (VK, I, 1, §3) que "*dans une chose aussi dangereuse que l'est la guerre, ce sont précisément les erreurs résultant de la bonté d'âme qui sont les plus pernicieuses*".

<sup>81</sup> Papilloud, 2000, *art.cit.*

perception qui les a menés à l'affrontement. Cette vision ne contredit pas Clausewitz, ni ne tombe sous le coup des sarcasmes que le Prussien réserve à ceux qui “*méconnaissent la nature de [la guerre] à cause de la répulsion qu’inspire sa rudesse*”.<sup>82</sup> Par-delà l’espace et le temps, il opère sa jonction avec Simmel qui suggère que la violence même du conflit peut être l’une des clés de la redécouverte mutuelle entre adversaires, et d’un processus négocié de désescalade. À condition, toutefois, et ceci est fondamental, de sortir de la simple confrontation, en prenant conscience du caractère destructeur du combat *prolongé*.<sup>83</sup>

L’une des illustrations les plus frappantes de la profondeur de ce concept simmélien de conflit socialisateur se trouve peut-être dans l’œuvre magnifique de Jesse Glenn Gray, *Au Combat*. Dans son journal personnel, écrit au gré des opérations de l’US Army dans l’Europe de 1944-45, Gray cherche “à donner un sens à son expérience de la seconde Guerre mondiale”.<sup>84</sup> Fasciné par ce que la guerre fait des hommes, il se penche sur la notion d’ennemi, et parvient aux conclusions suivantes :

Les soldats adverses, qui périssent ensemble dans le même trou d’obus, en arrivent souvent à transcender leur haine mutuelle et achèvent leur guerre dans la réconciliation [...] Mais de la haine abstraite qui demeure à l’écart de l’action et du danger, seul peut résulter, affaiblissant toute capacité de compassion, l’oubli pur et simple et un cœur implacable.<sup>85</sup>

L’épreuve de force du *Zweikampf*, précisément parce qu’elle implique *qu’on en viendra aux mains*, comme dit Clausewitz, entraîne une prise de conscience de cette nature. D’une part en raison de la fatigue frictionnelle rapidement accumulée par les lutteurs. Mais surtout en raison d’une proximité fusionnelle entretenue physiquement et mentalement avec l’adversaire détesté. La météorologie des humeurs de la *Wechselwirkung* sur-détermine les aléas de la *Friktion*, tout en les englobant : “*Plus le combat a duré, indique Clausewitz, plus les hasards, c’est-à-dire les événements hors de notre vue, se sont produits et plus de choses se sont entièrement détachées de la structure de leur ordre*”.<sup>86</sup> Au combat, deux “choses” se détachent en fait de leur “structure”, pour reprendre l’expression clausewitzienne : d’une part l’ordre de bataille de départ (sous l’effet de la friction sur le matériel) et d’autre part l’ordre de la psyché des combattants (sous l’effet de la *Wechselwirkung*). D’où la mention de l’action réciproque réelle-descendante du §8, chapitre 1, livre I de *Vom Kriege*, qui complète en les actualisant les trois actions réciproques idéelles-ascendantes des §3, 4 et 5 : “*ce que chaque adversaire omet par faiblesse devient pour l’autre un motif objectif de réduction [de son effort], et c’est par cette influence réciproque que les tendances extrêmes sont ramenées vers des efforts de*

<sup>82</sup> *De la Guerre*, trad. J.-B. Neuens, p.12.

<sup>83</sup> On notera que cette analyse se décentre en partie de l’interprétation suggestive de René Girard, qui pense que l’interaction du duel clausewitzien, agie par la rivalité mimétique, ne diffère la montée aux extrêmes que pour l’accélérer. Cf. René Girard, *Achever Clausewitz*, Paris, Flammarion, 2011.

<sup>84</sup> Bruno Cabanes, introduction à Jesse Glenn Gray, *Au Combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*, préface de Hannah Arendt, Paris, Tallandier, 2012 [1959], p.14.

<sup>85</sup> Jesse Glenn Gray, *op.cit.*, p.191. Nombre d’observateurs ont fait remarquer que la plupart des intellectuels néo-conservateurs américains n’avaient pas servi dans les armées.

<sup>86</sup> Carl von Clausewitz, *Théorie du combat*, *op.cit.*, proposition n°597, p.102.

grandeur limitée”.<sup>87</sup> En raison du fait que “dans les préparatifs de la guerre, le monde réel se substitue au concept abstrait” (VK, I, 1, §8), le duel, par le biais des “effets de changement” de la *Wechselwirkung* (terme plus parlant que l’aller-retour de l’“action réciproque”) se révèle bien être un mode de conversion de l’absolu en relatif, sur le plan des forces comme sur celui des volontés. Clausewitz parle logiquement de la guerre réelle comme d’une “*demi-mesure, impliquant contradiction avec elle-même*” (VK, VIII, 6b). Simmel éclaire ce processus contradictoire, en écrivant que le conflit est “*un mouvement de protection contre le dualisme qui sépare, et une voie qui mènera à une sorte d’unité, quelle qu’elle soit, même si elle passe par la destruction de l’une des parties*”.<sup>88</sup>

Le duel a donc une dimension fonctionnelle. Combat réglé, il est décidé parce que l’un des adversaires estime que la position qu’il se reconnaît dans la société lui est contestée par un tiers. En lui-même, le *fait* déclencheur du duel (agression physique, divergence intellectuelle ou esthétique) importe peu. C’est ce qu’il induit qui compte, c’est-à-dire l’existence d’un décalage de perception, que l’un des protagonistes décide *de ne plus supporter*. Le duel, entre particuliers ou entre États, est un moyen, non pas d’exacerber, mais de *régler* et de résorber ce décalage “insupportable”, par une épreuve de force. La confrontation, sanglante, entraîne au bout d’un temps limité la constatation d’une perte relativement plus importante d’un côté que de l’autre. Un tel constat, permis par le duel *révélateur*, porte trêve, provisoire ou définitive.<sup>89</sup> Il y a bien *recalage des perceptions*, mais non forcément anéantissement ou négation de l’adversaire. Une fois une victoire “décisive” enregistrée, la relation politique peut reprendre sur des bases nouvelles. En recourant à Kant, qui s’est intéressé à cette question, on saisit donc que le duel possède une “économie morale” propre,<sup>90</sup> qui ressortit au besoin de chaque individu de défendre sa dignité en recourant à un protocole de confrontation égalitaire. Ce phénomène d’entropie correctrice est valable quelle que soit l’intensité de l’affrontement, y compris dans le cas de la guerre dite *totale*. Comme l’indique Motte,<sup>91</sup> “*parce que la guerre totale appartient au monde réel et non à celui du concept, la négation du jus in bello n’y est jamais absolue. Un restant de bon sens s’y exerce encore, essentiellement par crainte des représailles*”. Le processus de relativisation rationnelle qui vient d’être décrit, et que la fusion des *Wechselwirkungen* clausewitzienne et simmélienne fait bien apparaître, relève d’un passage du camp d’Arès à celui d’Athéna. Encore faut-il que la sortie de conflit soit digne de cette dialectique, c’est-à-dire qu’elle soit négociée, et non imposée : Versailles relance ainsi en

<sup>87</sup> *De la Guerre*, trad. J.-B. Neuens, p.23.

<sup>88</sup> Georg Simmel, *Sociologie, études sur les formes de la socialisation*, *op.cit.*, p.265.

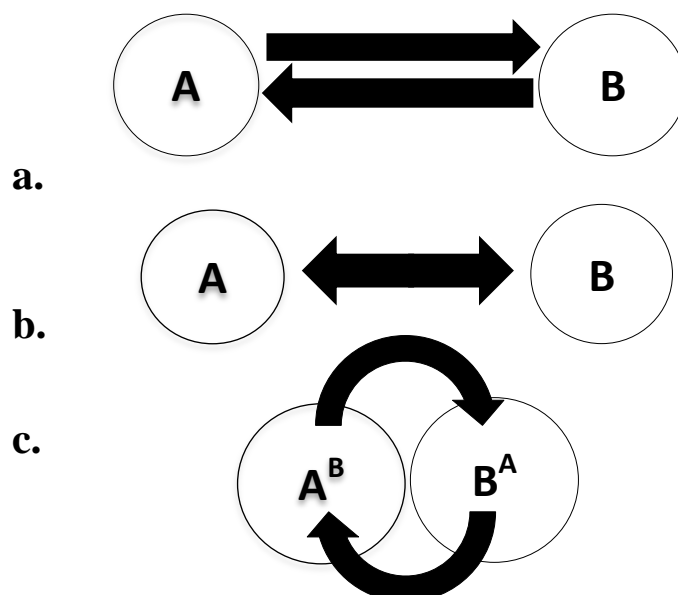
<sup>89</sup> Cf. le protocole établi en février 1912 par les témoins de deux duellistes français, Charles Maurras et Paul Granier de Cassagnac, à une des époques de splendeur du duel : “*Les quatre témoins se sont réunis aujourd’hui 24 février, et ont jugé la rencontre inévitable. Elle aura lieu après-demain, lundi 26, dans la matinée. Les conditions seront les suivantes : [...] reprises de deux minutes ; repos égaux ; quinze mètres derrière chaque combattant ; le terrain gagné restera acquis ; les corps-à-corps sont interdits. Le combat sera alternativement dirigé par M. de Blest-Gana et par M. Léon de Montesquiou. Le combat cessera quand l’un des deux candidats sera déclaré, par ses témoins, en état d’infériorité manifeste*”. C’est moi qui souligne. Source : *L’Action française*, 27 février 1912.

<sup>90</sup> Mika LaVaque-Manty, “Duelling for Equality : Masculine Honor and the Modern Politics of Dignity”, *Political Theory*, vol.34, n°6, 2006, p.717.

<sup>91</sup> Motte, in Bardiès & Motte, 2008, *op.cit.*, p.181.



1919 le processus d'ascension aux extrêmes des nationalismes européens, au lieu de le résorber. Penser la friction clausewitzienne de manière isolée, en tant que problématique technique, ne permet donc pas réellement d'aller au-delà des implications du combat,<sup>92</sup> tandis que si l'on se concentre sur les implications psychologiques de la notion de *Wechselwirkung*, l'être et le sens de la guerre apparaissent plus profondément, selon une acception qui renvoie pleinement au champ social.



**Fig. 1:** Trois manières possibles de considérer la *Wechselwirkung* : a) action réciproque, b) réciprocité, c) effets de changement. La distance entre les belligérants se réduit au fur et à mesure de l'intensité de l'échange, qui commande lui-même une relativisation des objectifs de départ. La violence n'est pas un obstacle à ce phénomène complexe, mais une de ses conditions nécessaire, *en de certaines situations*.

La friction résulte donc de la collision, mais il est juste de dire que l'interaction les englobe et les dépasse toutes deux : l'opposition des potentiels matériels se double d'une dialectique perceptuelle qui va perdurer après le choc initial. Chez Clausewitz, la non-linéarité semble ainsi moins se trouver dans l'accumulation des *événements* non prévus – engendrés par la friction – que dans l'étonnante recomposition mentale et identitaire qui se produit *par interaction* à l'occasion de tout conflit, chez chacun des protagonistes. Cette fonction de recomposition que porte la “guerre réelle” n'est pas exprimée chez le Prussien en des termes qui ont immédiatement marqué ses commentateurs,<sup>93</sup> bien qu'une lecture

<sup>92</sup> On pourrait interpréter la Révolution dans les Affaires Militaires (RAM) d'inspiration technicienne comme une tentative prométhéenne et positiviste de résolution de la *Friktion* (on pense à la notion de *God Eye's view* rattachée par les tenants américains de la RAM aux solutions de C4ISR). Par-delà cette ambition indubitable, la réalité fondamentale de cette RAM réside néanmoins dans sa déconnexion fondamentale d'avec la *Wechselwirkung*, qui débouche sur une lecture impolitique des opérations extérieures.

<sup>93</sup> À tel point que, de Moltke à Schlieffen en passant par Luddendorf, certains de ses lecteurs opérationnels allemands privilégieront à différents degrés la bataille décisive aux dépens des conséquences politiques de long terme de l'action militaire. Cf. Thomas Lindemann, “Luddendorf et la guerre totale”, in François Géré & Thierry Widemann (ss.dir.), *La Guerre totale*, Paris, Economica, 2001, p.26.

attentive de *Vom Kriege* ne laisse aucun doute à ce sujet. En prendre conscience n'implique pas de rejeter la guerre absolue dans l'univers des concepts (la tentation aronienne), mais tout au contraire de la réintégrer pleinement dans le champ de l'actualisation, en lui restituant son rôle fonctionnel de *gorgonéion*, épouvantail mutilé, voilé, mais toujours vivant, qui pousse à la prudence, même en cas d'affrontement armé. Le recours à la notion de conflit socialisateur chez Simmel, mieux sans doute que d'autres grilles sociologiques, se révèle d'une aide précieuse pour "décoder"<sup>94</sup> et éclairer pleinement cette portée relationnelle et sociale intrinsèque de la pensée de Clausewitz.

### Quand le conflit s'auto-alimente: cas-limites de suspension de l'interaction

Le raisonnement qui précède pourra paraître irénique. Qu'est-ce en effet que la victoire "décisive" si prisée de Clausewitz ? N'implique-t-elle pas une destruction totale de l'adversaire, comme semble le suggérer la deuxième action réciproque du Livre I ? "Régles" ou pas, il existe bien des duels à *outrance* entre combattants (Achille et Hector, chez Homère) ; tout comme d'ailleurs, en miroir homothétique, il existe – on l'a évoqué – des guerres *totales* entre États (les Européens de 1914 à 1918). Notre réponse à ces objections est que ces cas-limites du *bellum-duellum* ne s'incarnent que lorsque la *Wechselwirkung* a été quasi-totalement suspendue. C'est précisément à ce cas de suspension ou de blocage de l'interaction, redouté par Clausewitz autant que par Simmel<sup>95</sup> qu'il faut s'intéresser en priorité. Dans l'*Illiade*, Achille est-il vraiment en *duel* avec Hector ? Pas exactement, au sens où il cherche essentiellement à venger Patrocle, et non à mesurer son *arété* à celle du fils de Priam. Son défi n'est pas un acte opérationnel au bénéfice du camp achéen – sous l'égide de l'honneur –, mais une pulsion de justice rétributive – sous l'empire de la vengeance. Dans ces conditions, tout accord entre les deux parties est impossible. Y compris le respect dû aux dépouilles des combattants, malgré une ultime tentative d'Hector pour arracher cette concession à Achille, quelques instants avant que la pique de ce dernier ne lui traverse la gorge.<sup>96</sup> Ici, le duel est donc *ordalie*.

Ordalie également, sous un autre aspect, *Le Duel* de Joseph Conrad, qui voit Gabriel Féraud s'acharner quinze ans durant à provoquer Armand d'Hubert sur tous les champs de bataille de l'épopée napoléonienne.<sup>97</sup> Ce qui était un point d'honneur devient une *manie*, au premier sens du terme ; Féraud relance sans cesse l'ascension aux extrêmes, à l'épée, au sabre, au pistolet ; il a oublié le motif de la dispute, il *est* devenu son duel.

*Ordalie* enfin, et non duel, la Grande Guerre de 1914-1918, où les passions nationalistes surdéterminent la raison politique, jusqu'à l'autodestruction d'une civilisation,

<sup>94</sup> Sumida, 2008, *op.cit.*

<sup>95</sup> Dans *Soziologie*, Simmel aborde dans le chapitre IV, "Quelques cas-limites où le conflit n'apparaît pas créateur d'unité". Voir Simmel, *Sociologie, études sur les formes de la socialisation, op.cit.*, p.275 sqq.

<sup>96</sup> Homère, *Illiade*, chant XXII, v. 250-273, trad. E. Lasserre, Paris, Garnier frères, 1958, p.402.

<sup>97</sup> Joseph Conrad, *Le Duel*, Paris, Rivages, 2010 [1908]. Pour une analyse clausewitzienne de ce duel, voir la communication (non publiée) de Martin Motte, "Le Duel, ou l'ascension aux extrêmes vue par Joseph Conrad", colloque "Guerre et Littérature" II, Écoles de Saint-Cyr-Coëtquidan, 7 juin 2013.

selon “le fonctionnement précis d’une turbine alimentée en sang humain”,<sup>98</sup> ainsi que le décrira un Jünger fasciné. Le cas actuel de l’“État Islamique” (EI) s’inscrit, malgré les apparences, dans le même schéma d’explication. La barbarie des modes d’action employés par ce groupe obscurcit, dans l’opinion publique, le jeu des perceptions et des intérêts qui ont présidé à la constitution de cet acteur hors-norme du jeu moyen-oriental. À l’origine de ce phénomène, on trouve bien une suspension volontaire d’interaction: en 2003, dans Bagdad qu’a fuie Saddam Hussein, ce sont en grande partie les décisions de “débaassification” du proconsul américain Paul Bremer qui, au mépris de toute réflexion de fond sur la nature de l’État irakien, enclenchent la spirale du ressentiment qui mènera dix ans plus tard la communauté sunnite au chaos nihiliste que promeut l’EI.<sup>99</sup>

Ce sont donc ces différents mécanismes de blocage de l’interaction qui méritent d’être analysés ; pour ce faire, il faut repartir une dernière fois de la définition de la guerre par Clausewitz : “un duel à une plus vaste échelle [...], un acte de violence destiné à contraindre l’adversaire à exécuter notre volonté” (VK I, 1). Chez certains commentateurs du Prussien – ceux qui voient en lui le stratège de l’attrition et de la destruction, de Liddell Hart à Rapoport en passant par Keegan<sup>100</sup> – tout se passe comme si l’expression “notre volonté”, posée une fois pour toutes, induisait l’intangibilité de l’objectif initial et l’anéantissement consécutif de l’ennemi. À cela, il est possible de répondre que volonté objective et représentation subjective sont difficilement séparables.<sup>101</sup> Les trois modèles d’actions réciproques définis par Clausewitz sont certes censés mener aux extrêmes, mais dans le cadre fermé du cas-limite de guerre absolue. Dès que le réel intervient, le faisceau d’énergie de la collision se disperse en vertu même de l’interaction, ce que l’on saisit d’autant mieux si, comme le suggère Papilloud, on décide de retenir le terme “effets de changement” en lieu et place d’“action réciproque” pour traduire *Wechselwirkung*. La guerre, insiste Clausewitz, n’est pas un “coup sans durée” (“*Ein Schlag ohne Dauer*”, VK, I, 1, §8): toute volonté va fatalement, dès le déclenchement du conflit, subir les modifications (les “effets de changement”) que lui impriment les conditions mouvantes de l’épreuve de force dans laquelle le décideur politique a engagé la nation pour la défense de ses intérêts vitaux.

Pour l’auteur de *Vom Kriege*, il est en réalité difficile d’apprécier avec précision la force d’une “volonté”, et “[l’on] peut tout au plus la conjecturer d’après la puissance du

<sup>98</sup> Ernst Jünger, *L’État universel*, suivi de *La mobilisation totale*, trad. H. Plard et M. de Launay, Paris Gallimard, 1990, [1980], p.114. Dans *La France* (Paris, Robert Laffont, 1982), Pierre Chaunu emploie le mot *ordalie* au sens de “creuset sacrificiel”, pour qualifier l’épreuve de Verdun qui soude les différentes composantes de la nation française. L’acception retenue ici est au contraire celle de l’ordalie qui divise et sépare, en cherchant à révéler le “bon droit” d’un des duellistes, selon le jugement de Dieu.

<sup>99</sup> Cf. W. Andrew Terrill, *Lessons of the Iraqi De-Ba’athification Program for Iraq’s Future and the Arab Revolutions*, Strategic Studies Institute Monograph, Carlisle Barracks, US Army War College, May 2012.

<sup>100</sup> Voir Anatol Rapoport, *Strategy and Conscience*, New York, Harper & Row, 1964 ; Basil Liddell Hart, “War, Limited”, *Harper’s Magazine*, mars 1946, pp.193-203 ; John Keegan, *A History of Warfare*, New York, Alfred A. Knopf, 1993. Sur la réception de Clausewitz dans le monde anglo-saxon, voir Christopher Bassford, *Clausewitz in English : The Reception of Clausewitz in Britain and America, 1815-1945*, New York, Oxford University Press, 1994.

<sup>101</sup> Cf. Arthur Schopenhauer, *Die Welt als Wille und Vorstellung*, Leipzig, Brockhaus, 1819.

motif”.<sup>102</sup> Clausewitz souligne l’existence de cette entropie modificatrice au plan tactique, dans sa *Théorie du combat*, lorsqu’il distingue le *plan* et la *direction*.<sup>103</sup> Cette distinction tactique vaut au niveau stratégique.<sup>104</sup> Définie rationnellement avant le conflit, la “volonté” du décideur politique doit impérativement, pour garder un sens, être redéfinie intuitivement au cours de la guerre, de manière à préserver l’équilibre entre les moyens engagés et le but défini, et tenir compte des modifications psychologiques auxquelles le conflit va *inévitablement* donner lieu du côté ami comme du côté ennemi (VK, I, 2, “Fin et moyen dans la guerre”). Le miroir simmelien éclaire utilement ce pan du raisonnement clausewitzien lorsque le sociologue berlinois analyse l’entropie des “*pulsions formelles d’hostilité*”, en complément de son paragraphe sur les “cas-limites” des conflits non producteurs d’unité :

Ainsi un conflit sérieux ne saurait jamais durer bien longtemps sans être porté par un ensemble complexe d’impulsions psychiques – même si celui-ci ne se constitue que progressivement. Voilà qui est d’une grande importance sociologique : à la pureté du conflit pour le conflit viennent ainsi se mêler d’une part les intérêts objectifs, d’autre part les impulsions qui peuvent aussi être réalisées par d’autres moyens que le combat, et qui dans la praxis jettent un pont entre le conflit et d’autres formes d’actions réciproques.<sup>105</sup>

### **Conclusion: Comprendre l’ennemi. Conditions de fluidité de l’interaction conflictuelle**

Quelles leçons peut-on tirer de ce qui précède concernant le jeu actuel des relations internationales ? Pour l’acteur soumis à la friction du duel, qu’il soit ou non un État, l’enjeu est de ne pas imiter l’*hubris* de Gabriel Féraud, en confondant l’entêtement et la *résolution* (que Clausewitz définit comme le “*courage envers la responsabilité*”<sup>106</sup>). Les forces morales, décrites au chapitre 3 du livre I de *Vom Kriege*, soutiennent la volonté du chef militaire, mais elles n’excluent pas l’action de l’intelligence qui soupèse, discrimine et arbitre entre différentes options. Pour accepter les modifications de ma perception induites par le conflit-en-acte (la “guerre réelle” clausewitzienne), il faut que m’apparaissent clairement les dangers induits par la nature profonde du conflit-en-soi (la “guerre absolue”). Pour cela, il est nécessaire de réaliser que l’interaction n’est pas seulement le mouvement initial qui donne lieu à une collision, et à la friction, mais qu’elle surplombe et

---

<sup>102</sup> Carl von Clausewitz, *De la Guerre*, Livre I, trad. J.-B. Neuens, p.17. Rosinski, dans ses commentaires de Clausewitz, a une image frappante à ce propos, qui suggère que cette *puissance du motif*, critère qui peut “*tout au plus*” nous permettre de commensurer la force et la volonté, va elle-même subir des mutations : “*La guerre [...] n’est pas comme une mine qu’on a réglée pour exploser dans une direction donnée et uniquement suivant ces conditions initiales, mais qui serait insensible à l’influence extérieure qui s’exerce sur son fonctionnement*”. Voir Herbert Rosinski, “Les structures de la stratégie militaire”, *Stratégique*, n° 97-98, décembre 2009, p.23.

<sup>103</sup> Carl von Clausewitz, *Théorie du combat*, *op.cit.*, proposition n°513, p.93.

<sup>104</sup> Ce chapitre de la *Théorie du combat* est d’ailleurs intitulé “L’action réciproque”, ce qui n’est sans doute pas une coïncidence.

<sup>105</sup> Georg Simmel, *Sociologie, études sur les formes de la socialisation*, *op. cit.*, p.281.

<sup>106</sup> Carl von Clausewitz, *De la Guerre*, Livre I, *op. cit.* trad. J.-B. Neuens, chap.3, p.77.

surdétermine en permanence le combat ; par-là, qu'elle aura donc tendance à le limiter. La guerre ne suspend jamais le processus de négociation : il existe un *intrawar bargaining*,<sup>107</sup> pour la raison que tout conflit est, en soi, une trame de négociation :

Il est presque inévitable qu'un élément relationnel commun vienne s'entremêler à l'hostilité dès que le stade de la violence ouverte a fait place à n'importe quelle autre relation, où la quantité d'hostilité entre les partis est peut-être restée la même.<sup>108</sup>

Compte tenu de ce qui précède, on pressent que la question importante soulevée par la *Wechselwirkung* pour la stratégie et les relations internationales n'est sans doute plus, ou plus seulement, de savoir si la friction peut être réduite. Mais bien de s'assurer que les implications psychologiques du duel de perceptions seront comprises et, une fois comprises, de veiller à ce qu'elles soient acceptées par les belligérants. L'enjeu de cette *acceptation* est fondamental, car celle-ci conditionne le processus d'*évitement de l'ascension aux extrêmes*, et le retour à une paix négociée.

---

<sup>107</sup> R.H. Wagner, "Bargaining and War", *American Journal of Political Science*, vol.44, n°3, 2000, pp.469-484.

<sup>108</sup> Georg Simmel, *Sociologie, études sur les formes de la socialisation*, *op.cit.*, p.275.